

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

# LE SIXIÈME JOUR

ANDRÉE CHEDID



**GF** Flammarion

Extrait de la publication

**Texte intégral**

## LE SIXIÈME JOUR

ANDRÉE CHEDID

Au Caire, en 1948, une épidémie de choléra fait rage. La vieille Saddika lutte pour sauver son petit-fils, Hassan.

Puisque « le sixième jour ou bien on meurt, ou bien on ressuscite », il faut gagner du temps et emmener Hassan loin du village où les dénonciateurs prolifèrent. Car, pour éradiquer la maladie, on éloigne de force les malades. La grand-mère veut tout tenter pour sauver l'enfant et cherche à rejoindre Alexandrie et la mer que le petit garçon n'a jamais vue. La route est longue et, malgré son immense courage, Saddika souffre devant les innombrables obstacles.

**Le dossier de l'édition propose une réflexion sur la figure de l'étranger et fait une large place à l'adaptation cinématographique du roman par Youssef Chahine.**

Présentation et dossier  
par Jérôme Roudier



**3,70 €**

Prix France

ISBN : 978-2-0812-4973-8



9 782081 249738





# Le Sixième Jour



ÉTONNANTS • CLASSIQUES

ANDRÉE CHEDID

Le Sixième Jour

*Présentation, notes et dossier*

*par JÉRÔME ROUDIER,  
professeur de lettres*

**GF** Flammarion

Extrait de la publication

# SOMMAIRE

■ <b>Présentation</b> .....	9
Andrée Chedid... Écrivain	9
Universalité	11
Une tragédie antique	14
Une quête pour la vie	16
Une écriture poétique	18
Un prolongement cinématographique majeur	20

## Le Sixième Jour 23

■ <b>Dossier</b> .....	157
Avez-vous bien lu ?	158
Microlectures	158
Identité et diversité : figures de l'étranger	163
De la littérature au cinéma	170



# PRÉSENTATION

## Andrée Chedid, poète, journaliste, dramaturge, romancière, parolière... Écrivain

Andrée Chedid a vu le jour au Caire en 1920. Ses parents, chrétiens libanais, avaient choisi de fuir les conflits ethniques qui agitaient leur pays. La famille s'installe alors en Égypte. *Le Sixième Jour* se déroulant dans ce pays, il faut y voir une forme d'hommage teinté de reconnaissance. L'abondance des détails, la précision dans le rendu de l'atmosphère et la générosité ressentie à chaque ligne, s'expliquent en partie par le lien qui unit l'auteur à son pays d'enfance.

Ainsi, la jeunesse d'Andrée Chédid se déroule essentiellement en Égypte où elle obtient un diplôme de journalisme à l'université américaine du Caire. Au cours de sa scolarité, elle apprend l'arabe mais aussi l'anglais et le français. Parfaitement trilingue, c'est en anglais qu'elle écrira son premier recueil de poèmes. Après son mariage et quelques années passées au Liban, elle s'installe définitivement à Paris en 1946. Elle sera bientôt naturalisée française de même que son mari, professeur à l'Institut Pasteur. Dès lors, elle choisit d'écrire en français et passera toute sa vie en France, jusqu'à sa mort en février 2011.

devient celui de l'humanité tout entière, qui tente, à travers les épreuves, de survivre à elle-même.

## Une écriture poétique

Dans *Le Sixième Jour*, Andrée Chedid ne se contente pas de raconter une histoire et dresser le décor dans lequel l'intrigue se déploie. À l'aide de son profond sens poétique, elle s'applique à rendre une atmosphère singulière, une sorte de « musique » inaudible et pourtant prégnante. À tout moment, les images fusent, complexes, évocatrices, terriblement justes. « L'aube cendrait le hameau<sup>1</sup>. » Par cette simple phrase, très courte, Andrée Chedid réussit à la fois à donner les indications indispensables de temps et de lieu, mais aussi à indiquer que cette aube n'apporte aucun espoir, aucune lumière. Le verbe, seul, plonge le lecteur dans une atmosphère de deuil qui sera maintenue de cette manière subtile tout le long de la nouvelle.

Les descriptions sont plus évocatrices que réellement précises. Le lecteur est invité à se laisser porter par les mots sans chercher absolument un sens rationnel ou évident. Ainsi, ce passage au tout début du roman évoque des couleurs presque impressionnistes en les associant à une mélodie dont nous ne pouvons rien savoir : « Le ciel fut, d'un seul coup, badigeonné de clarté. Il ne resta plus un doigt d'ombre sur la pellicule bleue. "Soleil qui sort tout rose de la montagne rose", l'ancienne mélodie lui revint en mémoire, cette fois comme la plus triste des plaintes<sup>2</sup>. »

Andrée Chedid, à travers cet usage poétique du français, vise une restitution plus sensible des choses. Son style peut se comparer à celui des peintres impressionnistes, qui voulaient, en peignant un paysage, moins le représenter fidèlement que

---

1. Voir p. 29, l. 52.

2. Voir p. 31-32, l. 134-137.

© Stéphane Béchaud / Opale / Flammarion



■ L'écrivain Andrée Chédid (1920-2011).

Extrait de la publication



# Le Sixième Jour



*À ma mère,  
Alice Godel,  
cette compagne.*

«Écoute... Toi, tu penseras que  
c'est une fable, mais selon moi  
c'est un récit. Je te dirai comme  
une vérité ce que je vais te dire.»

PLATON, *Gorgias*



# PREMIÈRE PARTIE

## 1

Secouant sa charge de gravats, la carriole cahotait le long de la route agricole. La vieille Om Hassan se tenait assise auprès du conducteur.

– Je te dépose et je m'en vais tout de suite, grommela celui-ci.

5 – C'est comme tu voudras.

Les yeux fixés sur l'horizon, elle attendait que son village apparaisse en même temps que l'aube. Plusieurs fois, l'homme avait essayé de la détourner de ce voyage : «Au Caire tu es tranquille, pourquoi aller là-bas?... Dans les campagnes le  
10 choléra<sup>1</sup> a eu les dents longues... Ce que tu vas voir n'est pas un spectacle pour toi.»

– Il faut que j'aïlle.

La veille, elle avait expliqué son départ à Hassan, son petit-fils, qu'elle quittait pour la première fois :

15 – Ce sont les miens, petit, j'ai besoin de les voir. J'aurais dû partir depuis longtemps, mais avant c'était impossible, il y avait

---

**1. Choléra** : maladie mortelle qui produit des diarrhées très douloureuses et abondantes.

des policiers partout. Maintenant, on peut circuler librement. Je serai absente une journée seulement. Mais il faut que j'aïlle, tu comprends ?

20 Il avait fait «oui» de la tête. C'était vrai qu'il comprenait. Il suffisait pour cela de lui parler d'une certaine manière, et qu'il sente qu'on avait besoin d'être compris. «Fils de ma fille morte, fils de mon âme», soupirait-elle en songeant à l'enfant.

– Cela fait combien d'années que tu n'es pas retournée à  
25 Barwat ? questionna l'homme.

– Sept ans.

– Sept ans, ce n'est rien. Ce sont ces trois derniers mois qui comptent.

30 La nuit s'effiloçait. La femme reconnut son village au bout du tournant.

– Je me sauve, dit l'homme dès qu'elle eut mis pied à terre.

Le visage tourné vers Barwat, Om Hassan entendit derrière elle le bruit des roues disparaître et mourir.

Les maisons, écrasées sous un amoncellement de branchages  
35 et de paille, émergeaient à peine de terre.

Elle fit quelques pas, s'approchant des portes ouvertes. Les intérieurs étaient sombres, vides, remplis d'objets calcinés. De peur qu'aucune voix ne réponde, elle n'osa pas appeler.

La vieille revint ensuite se poster au centre de la ruelle.  
40 Quelque chose d'insurmontable l'empêchait d'avancer. Elle se laissa tomber sur le sol, prit un peu de cette terre entre ses mains, y appliqua sa joue, y mêla ses lèvres.

Quelqu'un l'interpella :

– Qu'est-ce que tu viens faire chez nous, Om Hassan ?

45 Se redressant de toute sa haute taille, elle se dirigea à pas lents vers son neveu, immobile près du bassin. Quand elle fut près de lui, elle posa avec soulagement la main sur son épaule.

– Tu peux repartir, continua Saleh d’une voix butée. Tu arrives trop tard.

50 – Trop tard ?

– Ici, il n’y a plus que des morts pour t’accueillir.

L’aube cendrait<sup>1</sup> le hameau<sup>2</sup>. Des nuées de moustiques se croisaient au-dessus du bassin recouvert d’une croûte spongieuse<sup>3</sup> et jaunâtre. Des corbeaux volaient bas, on entendait le bruisse-  
55 ment de leurs ailes.

– J’ai quitté Le Caire dans la soirée. J’ai voyagé toute la nuit.

– Le choléra n’est pas pour ceux des villes. Seulement pour nous !

– Je voulais venir depuis longtemps...

60 – Depuis des années tu n’es plus des nôtres.

– Une moitié de mon cœur est restée avec vous.

Elle ne pouvait s’empêcher de songer à Hassan en regardant son neveu. Saleh portait une calotte de feutre marron sur ses cheveux ras. Elle vit ses pommettes saillantes, ses joues mangées  
65 du dedans. Le bas de la tunique bleu indigo était souillé, les jambes couvertes de boue, les pieds nus. Son petit-fils était toujours vêtu d’une robe propre, toujours chaussé de sandales. À l’âge de Saleh, il aurait de l’instruction, un métier en ville.

– Tu es trop loin, tu ne sais rien de nous.

70 – Non, je ne sais rien, Saleh.

– Il y a eu onze morts dans notre famille. Au village, je ne sais plus combien. Mais le pire c’est l’hôpital ! L’ambulance arrivait, les infirmiers pénétraient de force dans les maisons, brûlaient nos objets, emportaient nos malades.

75 – Où ça ?

– Ils ne le disent jamais.

---

1. *Cendrait* : apportait une lumière grisâtre.

2. *Hameau* : petit village.

3. *Spongieuse* : de la consistance d’une éponge.

» J'ai fini par savoir à quel endroit on avait parqué<sup>1</sup> mon père et mon frère : sous des tentes, en plein désert. J'y suis allé. On nous a d'abord chassés avec des gourdins, ma mère et moi ; mais  
80 nous revenions en hurlant le nom des nôtres, pour qu'ils sachent que nous ne les avons pas abandonnés, que nous étions là, près d'eux... J'ai fini par me glisser dans une des tentes, c'était horrible ! Le même visage partout : bleu, maigre, la langue pendante. Les malades couchent les uns près des autres sur le sable, vomissant ; deux étaient déjà morts et on les avait laissés sur place...  
85 J'ai encore appelé, ils me regardaient tous d'un air hébété... Un infirmier est entré portant des bottes, un masque, il m'a poussé dehors... avant que je retrouve les miens. Ceux qui n'ont pas vécu tout cela ne savent rien... Jamais je n'oublierai... Depuis  
90 nous cachons nos malades et même nos morts !

– Je te comprends, mon fils.

– Maintenant, c'est fini. L'ambulance vient, fait une tournée, repart sans personne. Notre mère est tombée malade il y a quelques jours. (Saleh ajouta d'une voix terne :) Elle est morte  
95 cette nuit.

Puis il recula, privant la vieille de son soutien, s'éloigna sans rien dire.

– Je vais avec toi ! cria-t-elle.

– Retourne d'où tu viens.

100 – Non, allons ensemble.

Il ne viendrait jamais à bout de son obstination :

– Alors, viens, dit-il, haussant les épaules. Tu n'as qu'à me suivre.

Ils tournèrent à gauche, prirent le sentier couleur de suie. Au  
105 loin, sur le terrain vague piqueté de palmiers, aucun enfant ne jouait.

---

1. *Parqué* : entassé comme des animaux.

Le chemin se rétrécissait. On pouvait presque toucher des épaules les habitations qui se faisaient face. Un garçonnet au ventre ballonné, courant dans le sens opposé, se prit un instant  
110 entre les jupes de la vieille. Se dégageant, il la repoussa de ses petites mains poisseuses, s'enfuit à toutes jambes.

– Où sont tous les gens d'ici ?

Sans répondre, Saleh bifurqua à gauche.

Om Hassan reconnut la pierre plate qui sert de banc aux  
115 vieillards. « Si nous étions restés, c'est ici que Saïd serait venu s'asseoir. » Elle l'imagina, au crépuscule, assis au milieu des autres ; laissant couler entre le pouce et l'index les grains de son chapelet<sup>1</sup>.

La route serpenta près de la bâtisse en briques crues du garde champêtre Hamar ; la seule maison à un étage de tout le hameau.  
120 Saillant hors de la façade, la plate-forme qui servait de balcon s'effondrait ; le mur s'émiettait autour.

– Tout croule ici, dit la femme.

– En quoi un balcon sert-il aux morts ?

Plus loin, il se retourna :

125 – J'étais sorti pour chercher ça, dit-il, montrant la houe<sup>2</sup> qu'il tenait à la main. Autrement tu ne m'aurais pas trouvé.

– Je serais allée chez vous.

– Il n'y a plus de chez-nous.

– Vous avez changé de maison ?

130 – On a brûlé nos maisons. À cause de la contagion, ceux des ambulances viennent et mettent le feu... Toi, tu n'as pas peur, dit-il, approchant son visage du sien.

– Allons, coupa la femme, ne perdons pas de temps.

Le ciel fut, d'un seul coup, badigeonné<sup>3</sup> de clarté. Il ne resta  
135 plus un doigt d'ombre sur la pellicule bleue. « Soleil qui sort

---

1. **Chapelet** : objet religieux servant à la prière et composé de petites billes.

2. **Houe** : sorte de pioche, outil qui sert à creuser.

3. **Badigeonné** : enduit.

tout rose de la montagne rose», l'ancienne mélodie lui revint en mémoire, cette fois comme la plus triste des complaintes<sup>1</sup>.

Une bufflesse squelettique, traînant sa corde, sortit à pas lents d'une mesure<sup>2</sup> en balançant sa longue tête.

140 Sitôt après, ils débouchèrent sur un minuscule carrefour où se dressaient la grange commune, la boutique du barbier-apothicaire<sup>3</sup>, l'épicerie.

– Taher aussi ils l'ont emporté. Il n'est jamais revenu. Jamais ils ne reviennent.

145 – Ne pense plus à ces choses.

– Comment ne pas y penser?... Ma mère, ils ne l'auront pas. Nous l'enterrerons cette nuit.

150 Coincé entre les volets de l'épicerie, un pan de cotonnade<sup>4</sup> rouge pendait jusqu'au sol. Contre le mur de la grange s'entassaient des galettes – mélange de vase et de paille – utilisées comme combustible l'hiver. Des bidons juxtaposés, qui servent de pigeoniers, n'abritaient plus d'oiseaux.

– Regarde ça, dit Saleh, indiquant plus loin une bande de terre calcinée. Des familles entières vivaient là!

155 – Mon Dieu, protège l'enfant jusqu'à mon retour, murmura-t-elle, prise d'angoisse.

– Où est l'enfant? demanda Saleh comme s'il devinait sa pensée.

– Je l'ai laissé chez le maître d'école.

160 – Et mon oncle Saïd?

– Il ne peut plus bouger. Yaccoub, le menuisier, s'occupe de lui quand je ne suis pas là.

– À quoi sert-il de les avoir quittés? (Sa voix grinçait comme une lime.) Eux ont besoin de toi. Pas nous!

---

1. *Complaintes* : lamentations.

2. *Masure* : maison très pauvre.

3. *Barbier-apothicaire* : à la fois coiffeur et pharmacien.

4. *Cotonnade* : tissu de coton.

165 – Il faut me pardonner si je ne peux rien, j’ai souffert de ne pas partager vos malheurs.

– Qui partage le malheur des autres ?

Le chemin rampa hors du village, jusqu’aux bords de l’étroit canal. Près d’un tamaris<sup>1</sup>, croulant sous le poids de ses feuilles, 170 Saleh indiqua à la vieille un groupe de cabanes construites en tiges de maïs.

– C’est là-bas.

Ils contournèrent ensemble une charrue renversée qui bloquait le passage. Une fillette, la tête abritée sous un sac de 175 jute, se précipita à leur rencontre. Elle avait un visage gris, tout en museau. Au bas de sa robe effilochée, paraissaient ses jambes couvertes d’escarres<sup>2</sup>.

– Vite, vite, avant qu’on vienne nous la prendre, souffla-t-elle.

– C’est Nefissa, une de tes nièces, dit Saleh à la vieille.

180 – Tu as trouvé la houe ? demanda l’enfant.

Il la lui montra. Puis ils se mirent à courir ; Om Hassan eut du mal à les suivre. Devant la porte, Saleh commanda à la fillette de faire le guet.

– C’est le jour de leur tournée. Si tu les entends, si tu les vois, 185 frappe trois coups...

– Je sais.

Tandis que Saddika<sup>3</sup> traversait le seuil, une fade odeur de saumure<sup>4</sup> mouillée lui emplit les narines. Saleh expliquait aux trois jeunes hommes, groupés au centre de la pièce, qui était cette 190 femme qui entrait. Ils se retournèrent, firent un rapide signe de tête. Elle reconnut Mustapha à cause de son œil borgne, Omar le plus jeune ; mais pas le troisième. Peut-être était-ce Rashad ?

---

1. *Tamaris* : petit arbre d’Afrique à petites fleurs roses.

2. *Escarres* : plaies.

3. *Saddika* : prénom d’Om Hassan.

4. *Fade odeur de saumure* : odeur d’eau salée liée au cadavre.

Mais déjà, lui tournant le dos, ils s'étaient remis à chuchoter. Une jeune femme aux joues hâves<sup>1</sup> et grêlées<sup>2</sup>, aux sourcils en forme  
195 d'hirondelle, s'éventait avec un coin de son voile ; le menton sur la poitrine, elle dévisageait la vieille avec méfiance.

Il n'y avait aucun objet dans cette chambre. Sauf, calée dans un coin, une de ces jarres qui servent de réserve alimentaire. Du plafond pendait une botte de gros oignons rouges.

200 La femme avança lentement, cherchant le corps de sa sœur. Soudain, s'écartant tous à la fois, ses neveux la mirent sans ménagement en face de la morte. Le bout de ses sandales venait de toucher la plante cornée<sup>3</sup> des pieds nus.

Enroulée dans ses robes noires, couchée à même le sol, Salma  
205 paraissait démesurément longue. Sa face étroite et tannée<sup>4</sup> rappelait celle de cette momie que Saddika – en compagnie de Hassan et du jeune maître – avait entrevue au musée derrière une vitrine poussiéreuse. Ce masque n'avait plus aucune ressemblance avec la figure épanouie de sa sœur cadette. On aurait dit que, sous la  
210 peau, des cordelettes rugueuses et sèches s'entrecroisaient pour maintenir les traits en place.

L'espace d'une minute, Om Hassan se représenta la Salma d'autrefois : l'accoucheuse du village, ses mains sur ses fortes hanches, riant aux éclats. Elle contempla de nouveau la forme  
215 étendue. Les deux images se juxtaposaient d'une manière hallucinante. La vieille ferma les yeux.

– Va t'asseoir, ma tante.

Elle se retrouva, assise, en compagnie de la jeune femme. Le visage de celle-ci si proche du sien que Saddika discerna, dans la  
220 paroi de la narine percée, la ficelle en forme d'anneau que l'on remplace un jour par un cercle d'or.

---

1. *Hâves* : maigres et pâles.

2. *Grêlées* : avec des boutons.

3. *Cornée* : la plante de ses pieds a durci comme de la « corne », à force de marcher sans chaussures.

4. *Tannée* : marquée par le soleil, desséchée.

Sur la berge, un garçonnet, solitaire et nu, recueille de l'eau entre ses mains pour la déverser au fond d'un trou creusé dans  
190 le sable.

Un oiseau au ventre blanc, aux ailes d'acier – pareil à ceux que l'on aperçoit au large – effleure le mât, puis s'éclipse à une vitesse vertigineuse.

– Tu lui as donné ton dernier souffle, Om Hassan, hurle le  
195 batelier.

– Tu lui as donné ton dernier souffle et il est vivant ! annonce Dessouki.

– Tu l'as sauvé avec ton dernier souffle, murmure Okkasionne, ses lèvres frôlant le visage de la vieille.

200 – L'enfant verra la mer, Om Hassan ! insiste Abou Nawass, les mains en cornet devant sa bouche. Par Dieu, il entrera dans la mer !

Jamais le batelier n'a tant compris, tant désiré la mer.

– L'enfant verra la mer ! reprend Dessouki.

205 – Tu m'entends, Om Hassan, poursuit Okkasionne. Je t'annonce la bonne nouvelle : l'enfant verra la mer !

Un sourire se dessine sur sa bouche ; elle entend leurs voix. De grandes rivières coulent. Om Hassan se laisse doucement porter.

210 L'enfant est partout, l'enfant existe. Près d'elle, devant elle, dans la voix, dans le cœur de ces hommes. Il n'est pas mort, il ne pourra plus mourir. On dirait qu'elles chantent, ces voix. Entre la terre et demain, entre la terre et là-bas, le chant est ininterrompu.

215 – La vie, la mer... soupire-t-elle. Enfin, la mer...



# DOSSIER

- **Avez-vous bien lu ?**
- **Microlectures**
- **Identité et diversité : figures de l'étranger**
- **De la littérature au cinéma**

## Avez-vous bien lu ?

1. Établissez l'arbre généalogique de Hassan d'après les éléments que vous donne le roman.
2. Quels sont les lieux principaux où Om Hassan séjourne ?
3. Que pense Om Hassan de l'école ?
4. Qui est Okkasionne ? Quel métier exerce-t-il ?
5. Pourquoi Om Hassan est-elle obligée de suivre Okkasionne ?
6. Qui sont les alliés d'Om Hassan dans sa lutte ? Qui sont ses adversaires ?
7. Comment Andrée Chédid décrit-elle l'Égypte ?
8. Comparez le centre-ville du Caire avec les quartiers pauvres.
9. Est-ce que l'enfant survit à sa maladie ?
10. Pourquoi ce roman a-t-il pour titre *Le Sixième Jour* ?

## Microlectures

### Microlecture n° 1 : l'enterrement de Salma (p. 28-36, l. 31-285)

*Le Sixième jour* raconte l'histoire d'une grand-mère, Om Hassan, qui tente de sauver son petit-fils, Hassan, de la maladie. Ce dernier, atteint du choléra, est contagieux et risque à tout moment de se faire arrêter et emmener par une ambulance loin de sa famille pour mourir seul, dans une tente peu médicalisée dans le désert.

Le début du roman nous montre Om Hassan confrontée à son village natal dévasté par le choléra, tuant aussi sa sœur. Andrée Chédid

commence donc sa narration par ce détour, loin du Caire et de Hassan, afin de nous offrir un premier aperçu de l'Égypte et des ravages causés par le choléra et de nous présenter son personnage principal.

### Les informations contextuelles

1. Qu'apprend-on sur Om Hassan et sa famille dans ce chapitre ?
2. Où se situe ce village et quand se déroule l'action ?

### Un enterrement particulier

1. Relevez le champ lexical de la pauvreté.
2. Quel est le problème qui se pose aux membres de la famille d'Om Hassan ?

### Un premier chapitre marqué par la mort

1. Expliquez quel est le ton de cette fin de premier chapitre.
2. En quoi cet enterrement est-il une préfiguration de l'ensemble du roman ? Pour cela, établissez un parallèle entre les circonstances de cet enterrement et les péripéties qu'affronte Om Hassan.

### Travail d'écriture

Vous êtes journaliste et vous arrivez dans ce village. Vous devez rendre compte des ravages du choléra à vos lecteurs français qui ignorent tout de la situation. Écrivez un article d'une trentaine de lignes et proposez un titre.

## Microlecture n° 2 : le départ (p. 61-65, l. 1-139)

Le début de l'odyssée d'Om Hassan et de son petit-fils occupe le chapitre 5 de la première partie. Hassan est malade, menacé par le choléra et par les hommes qui veulent le séquestrer pour limiter les risques de contagion. Face à la maladie et à la séparation, Om Hassan refuse la fatalité. Elle décide d'utiliser le seul moyen dont elle dispose : s'en aller. Commence alors une partie de cache-cache avec la maladie et les hommes, qui durera tout le roman.



